



© Geoffrey Biedal

Avant de venir à Montpellier pour accomplir le master exerce d'ICI—CCN, vous avez reçu une formation interdisciplinaire à l'École de Théâtre Visuel de Jérusalem. Quelles sont, d'après vous, les singularités de ces différents lieux d'apprentissage ? Qu'est-ce que vous reprenez de leurs enseignements respectifs ?

Dans l'École de Théâtre Visuel de Jérusalem, ce qui est intéressant c'est que nous sommes peu nombreux, puisqu'il n'y a que douze personnes par promotion. Durant les deux premières années, on aborde une multiplicité de matières performatives : la lumière, le son, le cinéma, la sculpture, etc. C'est autant de portes ouvertes, de langages différents pour les spectacles. L'approche est assez autodidacte : les élèves montent leurs projets respectifs et s'aident mutuellement. Cela permet d'affronter toutes les étapes de la création sans peur. Mais c'est aussi une nécessité : par exemple, je vais faire la lumière pour une partenaire qui danse, qui elle-même créera plus tard les sons de ma partition dansée. Grâce à cette collaboration et à cette permutation des rôles, il n'y a pas de guerre entre un métier et un autre, tout est très fluide. Après la formation, j'ai créé plusieurs spectacles et performances, dont une pièce jeune public au musée de la science de Jérusalem. Au terme de ces trois années, j'ai décidé de creuser plus en profondeur la question du mouvement en intégrant le master exerce. Une phrase m'accompagnait dans ma recherche, elle disait : « si vous voulez découvrir l'univers d'une chose, vous pouvez vous plonger dans une seule chose. Si vous vous plongez dans beaucoup, beaucoup de choses, vous vous trouvez vous-même ». J'ai donc choisi de me plonger dans le mouvement afin d'ouvrir mon travail à d'autres pratiques et situations. Ce fut deux années vraiment passionnantes. J'ai pu m'entourer d'une communauté de chercheurs, de chorégraphes et de danseurs.

Dans votre parcours, qu'est-ce qui vous a conduit à aller creuser du côté de la recherche chorégraphique ? Quels sont les enjeux de ce que vous nommez la « chorégraphie de bâtisseur » ?

Le mouvement, ce n'est pas que le corps : ce dernier bouge avec tout l'espace, avec toute la matière, avec tout ce qui l'affecte. Le mouvement, c'est donc aussi ce qui entoure le corps, ce que le corps porte, comment le corps est coincé, comment il devient flexible, comment il reste en perpétuelle mutation. Le corps a la capacité de transmettre des choses. Donc, à mes yeux, le plus intéressant dans la recherche sur le corps, c'est ce qu'il rencontre. Quelle situation rencontre-t-il, ou encore quelle est l'histoire dont il a besoin pour se déplacer. C'est le mouvement quotidien qui me fascine. Et je vois ce mouvement infini dans tout. Je construis beaucoup de choses pendant le spectacle et toujours à partir de ce qu'il y a, de ce qui existe déjà. Des images ou des choses qui pourraient affecter le corps. Que ce soit un pendule ou des chaussures très lourdes, ou quelque chose de glissant, d'humide. Je privilégie les rencontres, pas seulement le corps lui-même.

Vous avez été en résidence à ICI—CCN pour la création d'un spectacle où il sera question de l'Arbre de Vie de la Kabbale. Qu'est-ce qui vous intéresse en particulier dans l'Alchimie ?

Mon intérêt pour l'alchimie provient d'un ouvrage qui s'appelle *Alchimie et mysticisme*. Il s'agit d'un livre d'images d'un musée hermétique. Il compile beaucoup d'informations autour des images. Je ne comprenais pas exactement ce que les auteurs essayaient de transmettre dans ce livre, mais les images me semblaient tellement intéressantes... Et puis j'ai réalisé qu'il y avait dans certaines images des signes cachés en hébreux. Ce qui m'a aidé à comprendre au moins en partie les images, et aussi à prendre conscience qu'il existe un lien entre l'alchimie et la Kabbale. J'ai grandi dans la religion juive, et j'ai beaucoup étudié, pas seulement la Torah, la Guemara, la Mishna, mais aussi tous les livres qui la nourrissent. Puis, à vingt et un ans, je me suis éloignée de la religion, car les questions : « Qui raconte l'histoire ? Qui est responsable des informations que je connais ou que je ne connais pas ? » devenaient de plus en plus pressantes... J'ai fait un long, un très long chemin : à présent, les questions qui m'occupent se rapportent au fonctionnement du mouvement et au besoin de structure : je trouve curieux ce besoin de tout structurer, mais tout le monde tente de structurer sa vie, ses gestes. Pour moi, l'éducation et la religion sont ce genre de structures. À mes yeux, si la structure est là pour maintenir quelque chose, elle doit ensuite disparaître. C'est lorsque l'on ne tente jamais de quitter sa structure que les problèmes commencent. Quand l'on ne parvient pas à être flexible, à changer, ou à laisser passer les choses dans son corps. C'est alors que la structure se pétrifie. Pour en revenir à l'alchimie, je la trouve très

ouverte, très intéressante, mais aussi très étrange. Bien sûr, j'ai une certaine sympathie pour les ressources et les textes anciens, sans pour autant les suivre à la lettre. Je les trouve très inspirants, mais je ne leur obéis pas. J'ai découvert à quel point la Kabbale est une partie importante de la pratique de l'alchimiste. Pendant longtemps, l'alchimie était suspecte et plus ou moins interdite, c'est ce qui fait qu'il peut être très difficile d'obtenir des informations. Cela fait deux ans déjà que j'étudie la Kabbale, et j'ai l'impression de ne savoir encore rien, de tout juste commencer à en comprendre le sens. C'est très séduisant, mais aussi très ésotérique : l'alchimie, la Kabbale, ce sont des langages d'images. Plutôt que de chercher l'inspiration dans d'autres cultures, je préfère mettre en question ma propre culture, dans le lieu d'où je viens. Dans ces langages, je découvre une multiplicité d'images : des arbres à l'envers, des racines qui montent vers le ciel, trois piliers, etc. L'alchimie en a fait des dessins et des peintures, mais dans la Kabbale, toutes ces images sont contenues à l'intérieur du langage, des lettres et leurs interprétations. Cela est dû au fait que dans le judaïsme, il est interdit de faire des sculptures ou des images de Dieu. Même le monde physique est pensé comme non-matérialiste. Il n'y a que du texte et de la philosophie. Cela va donc à rebours de la philosophie des alchimistes, qui se cache dans la langue et dans ses associations. C'est pourquoi sur scène je ne parle pas : je crée une image et je l'interprète sans essayer de la traduire ou de l'expliquer. Je fais confiance aux images.

Pour votre prochaine création, vous avez entamé une collaboration avec l'artiste Nina Traub. Quels sont vos points de complémentarité et comment travaillez-vous ensemble ?

J'ai rencontré Nina il y a dix ans : nous étions dans la même classe du théâtre visuel de Jérusalem. Nina est une grande chorégraphe, danseuse et interprète. C'est avec elle que j'ai créé le spectacle pour enfants au musée de la science de Jérusalem. Elle vit à Paris depuis quelques années, où elle déploie ses créations. Au départ de chacune de ses pièces, il y a une couleur, dont elle explore les qualités de mouvements, les potentialités scéniques. En ce moment, elle travaille sur une nouvelle pièce, qui s'appelle *Mountain* et gravite autour de la couleur marron. Ce qui me semble primordial dans cette collaboration, c'est la nécessité d'apprendre avec quelqu'un. C'est d'ailleurs l'un des aspects que j'apprécie le plus dans le judaïsme : seul, on ne peut se faire une idée suffisante des choses, il faut être au moins deux. Grâce à Nina, je comprends mieux ces images, cette philosophie des langues de la Kabbale. Elle a une capacité incroyable pour s'immerger dans les choses et susciter chez les autres un grand état de concentration. Depuis notre première résidence, je lui communique des images, des objets autour desquels nous échangeons. Nous allons traverser ensemble douze étapes : incandescent, gelé, fixé, séparé, digéré, distillé, purifié, pourrir, brûlé, fermenté, fondre et multiplier. Ce sont des étapes, des opérations que nous souhaitons rendre visibles sur scène. Nous utilisons l'alchimie comme un échafaudage qui permet de bâtir une philosophie de la danse, une structure qui a vocation à disparaître.

L'intensification du conflit israélo-palestinien a-t-elle affecté, d'une manière ou d'une autre, votre manière de travailler ?

J'ai commencé ce projet il y a deux ans, mais c'est une question que je me suis toujours posée en vérité. Il est impossible pour moi de ne pas me la poser. Politiquement, que devons-nous faire ? Je crois que chacun peut agir là où il est. Il faut se demander également que faire face à cette situation de déni, car les gens ne savent même pas ce qui se passe de l'autre côté de la frontière... Il me semble que la plupart des personnes souhaitent changer les choses, changer le système, la relation, la situation. Le problème c'est que nous devons faire un grand changement, mais que nous ne savons pas comment changer les choses. Comment transformer quelque chose ? Je travaille beaucoup avec les matières, avec les objets : je fais quelque chose pour eux, et ils font quelque chose pour moi. C'est un véritable duo. Ce que je trouve très intéressant, c'est le changement, la transformation des matériaux. Dans l'alchimie, je trouve le processus de transmutation plus stimulant que le passage du métal à l'or. Les alchimistes cachent leur philosophie dans les matériaux. Donc, évidemment, il ne faut pas interpréter leurs textes de manière littérale : lorsqu'ils évoquent la transformation du métal en or, ils veulent indiquer comment on transforme sa propre âme, son être, en quelque chose de plus connecté, de plus éclairé. C'est ce que je trouve très intéressant : l'idée que la matière c'est vous. C'est pourquoi, je tente de renouer avec ce processus et de m'interroger : comment brûler l'âme, comment geler l'âme, comment ces actions sur le corps viennent-elles intégrer un plus vaste processus. Quoiqu'il en soit, je ne crée pas dans le vide : cette guerre est brutale, horrible, j'espère qu'elle cesse et que le gouvernement israélien soit mis dehors. Durant les événements du 7 octobre, l'un des membres de ma famille est mort, l'un de mes amis a été blessé. Je ne veux pas parler pour les autres, mais il me semble primordial, malgré l'horreur et la colère, de maintenir des espaces où il est encore possible de réfléchir, de créer des solutions qui favorisent le changement, le bien commun et non la destruction.